

L'Édifice en construction



compagnie **en attendant...**



L'Édifice en construction

Création en janvier 2025

À quelques heures d'une fête familiale, une adolescente annonce à ses parents qu'elle n'aura pas d'enfants, qu'elle ne veut pas en faire. Décontenancés par cette révélation, ils lui demandent pourquoi et elle ne sait pas répondre. Les mots lui manquent.

Au fur et à mesure que la pièce avance, le spectateur reçoit des éléments de réponse glanés dans l'histoire familiale sur environ cent ans, mais aussi dans ce que notre époque propose comme perspectives politiques, sociales et intimes à la génération née au XXI^e siècle.

Pour la cinquième fois, Jean-Philippe Naas a passé commande à l'auteur Denis Lachaud. Denis Lachaud a proposé d'écrire un texte sur cinq générations. Il veut rassembler une famille dans un présent de la scène et permettre à ses membres de dialoguer, vivants et morts mélangés.

Texte Denis Lachaud

Mise en scène Jean-Philippe Naas

Avec 7 comédien.ne.s (distribution en cours)

Scénographie Anouk Dell'Aiera

Lumières Nathalie Perrier

Costumes Mariane Delayre

Musique Julie Rey

Régie générale Samuel Babouillard

Production Audrey Roger et Margareth Limousin

Production en cours

Spectacle coproduit par Le Théâtre – scène nationale de Mâcon, La Machinerie 54 – scène conventionnée à Homécourt, L'Espace 110 – Illzach, Scènes et Territoires
La compagnie est conventionnée par la Ville de Dijon et le Conseil régional de Bourgogne-Franche-Comté, **elle est aidée par** le Conseil départemental de la Côte-d'Or et la DRAC Bourgogne-Franche-Comté

Entretien entre
Jean-Philippe Naas,
metteur en scène
et Céline Berthelard



Céline Berthelard - Quel a été ton point de départ pour *L'Édifice en construction* ?

Jean-Philippe Naas - C'est le souvenir persistant du film *After Life* du réalisateur japonais Hirokazu Kore-eda qui a déclenché mon désir d'un nouveau spectacle. L'histoire se déroule dans un endroit mystérieux entre ciel et terre. Dans ce lieu transitionnel, une équipe dévouée accueille les nouveaux morts. En une semaine, il s'agit de les aider à choisir le meilleur moment de leur vie. Ce moment sera reconstitué et filmé par l'équipe de l'antichambre, puis projeté aux « clients ». À la fin de la projection, ceux-ci s'éteindront définitivement, emportant dans la mort le meilleur souvenir de leur vie.

À ce souvenir, deux autres films sont associés : *La chambre verte* et *La nuit américaine* de François Truffaut. Et aussi une actrice, Romy Schneider.

En septembre 2019, lors de notre résidence d'écriture à la maison Jacques Copeau à Pernand Vergelesses pour *L'Archipel*, j'évoque avec Denis Lachaud ce nouveau projet. Quand je lui présente mon premier corpus, autant je suis capable de parler pendant des heures du film de Kore-eda, autant Romy Schneider, je m'aperçois que je ne sais pas pourquoi elle a traversé mon esprit.

C'est la 5^{ème} commande d'écriture que tu passes à Denis Lachaud, peux-tu revenir sur votre façon de travailler ensemble, dans ce jeu de réciprocité et de confiance mutuelle ?

Il y a d'abord un premier temps où Denis me bombarde de questions, me presse comme un citron. Il essaie de savoir à quel endroit se situe la commande, ce qu'il y a derrière. Je suis quelqu'un d'intuitif, je pars d'une chose qui m'a touchée, qui me tient à cœur, mais je ne sais pas pourquoi cela arrive et ce que cette chose déplace en moi. Pour *La Rivière*, c'était *Le joueur de flûte de Hamelin* et je n'arrivais pas à m'en dépêtrer. Denis m'avait questionné sur le conte, sur ce qui me plaisait dans l'histoire, sur ce qui me dérangeait, si c'était une histoire qu'on me racontait... Petit à petit, j'ai pris conscience qu'il me faisait parler de moi, de mon enfance, de la manière dont j'avais vécu ma fratrie.

Ce que Denis vient chercher dans ces moments de « confession », ce n'est pas ma petite histoire, mais quelque chose qui peut traverser plein d'histoires, des éléments qui nous relient. La force de l'écriture de Denis, c'est qu'elle parle à tout le monde, car il touche à l'universel.

Dans un deuxième temps, j'ai besoin de vérifier si ce que je lui livre entre en résonance avec mes perceptions sur l'enfance, l'adolescence, ou la famille d'aujourd'hui. Je mets en place des résidences dans des établissements scolaires et j'invite Denis à me rejoindre. Travailler auprès des adolescents me permet de mesurer à quel point le monde a changé depuis ma propre adolescence.



Qu'avez-vous découvert lors de vos premiers échanges ?

Autant les trois films semblaient définir un territoire avec la question de la place de la mort dans notre société et le « cinéma dans le cinéma ». Autant Romy Schneider restait mystérieuse. Denis m'a demandé si je désirais dans la distribution une comédienne qui lui ressemble et ce qui m'intéressait dans sa vie. Je lui ai parlé de ce qui me touchait dans le parcours de cette femme, la façon dont sa vie privée et la fiction se sont rejointes au cours de son existence pour des moments d'intensité incroyable. Je pense à la mort de son fils peu de temps avant le tournage du film *La Passante du Sans Souci* où on la voit dans un restaurant face à ce garçon qui joue du violon. À quel moment elle joue et avec quoi elle travaille ? C'est ce que je raconte à Denis au début de notre collaboration, puis je laisse décanter.

Comment Denis te rejoint sur ce territoire que vous êtes en train d'identifier ?

Depuis plusieurs années, Denis souhaitait écrire un texte qui se déroulerait sur une centaine d'années, une épopée familiale qui traverserait plusieurs guerres. J'ai trouvé que cette proposition d'embrasser plusieurs générations dans un même texte, résonnait alors avec mon envie d'évoquer les loyautés invisibles, ce qu'on se transmet de génération en génération sans en avoir conscience. Quelques temps auparavant, il m'avait conseillé le livre *Aie, mes aïeux !* d'Anne Ancelin-Schutzenberg*. Avec ce projet, je retrouve le thème de la famille, dont je parlais déjà dans *La Rivière*. Dans ce spectacle, les trois frères n'étaient pas tendre avec les parents. Peut-être que *L'Édifice en construction* va rééquilibrer les choses !

La famille est une réduction du monde, l'observer m'aide à comprendre les déplacements du monde. La guerre par contre, cela m'inspire moins de prime abord. Je ne sais pas où Denis m'emmène, mais je lui fais une confiance absolue.

*L'auteur est connue pour ses travaux sur la psychogénéalogie. Dans *Aie, mes aïeux !*, elle démontre que nous sommes un maillon dans la chaîne des générations et que parfois, curieusement, nous « payons les dettes » du passé de nos aïeux. C'est une sorte de loyauté invisible qui nous pousse à répéter, que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou pas, des situations agréables ou des événements douloureux. Nous sommes moins libres que nous le croyons, mais nous avons la possibilité de reconquérir notre liberté et de sortir du destin répétitif de notre histoire, en comprenant les liens complexes qui se sont tissés dans notre famille.

Est-ce que cela laisse entendre qu'il y aura dans l'histoire un dialogue entre des morts et des vivants ?

Oui. Pour moi, il n'y a aucun problème pour que les morts et les vivants soient présents au plateau. Le théâtre est même, je pense l'un des meilleurs endroits pour ce dialogue-là. Parler avec nos morts est essentiel. Et là, je retrouve *La chambre verte* de Truffaut. Ce n'est pas du mysticisme, cela peut être très simple : on a vécu des choses avec eux, on peut continuer à nourrir ce souvenir, ce dialogue sans être uniquement dans le passé. Parler des morts, ce n'est pas que triste, c'est faire vivre en soi ce qui était important.

Récemment, je parlais avec une programmatrice de la famille, du film de Kore-eda. Elle m'a dit que le plus violent, pour elle, c'est quand la famille ne fonctionne pas face à la mort d'un de ses membres.

Je n'avais pas mesuré cela par rapport au film de Kore-eda. Cela a ré-éveillé des choses très singulières dans mon histoire personnelle.

Mais la mort n'est pas le cœur de *L'Édifice en construction*.



Cela se situe plutôt du côté de Romy Schneider ?

Tout s'est éclairci il y a peu, par une série de ricochets. Je me suis souvenu d'une résidence dans une école primaire avec la scène nationale de Dieppe où nous avons constaté que beaucoup d'enfants avaient un écran dans leur chambre. Et plus récemment, c'est la place du téléphone portable dans la vie des adolescents qui m'a interpellé. À cela s'est ajoutée la remarque d'un lycéen à l'issue d'une représentation de *La Rivière* au Théâtre de La Madeleine à Troyes. Il m'a dit qu'il trouvait le texte obsolète, la notion de famille n'existait plus selon lui ! Cette réflexion m'a profondément marqué. Elle a cheminé en moi, jusqu'à une question : Qu'est-ce qui fait famille aujourd'hui ? Comment fait-on famille aujourd'hui, dans un monde qui s'est « archipelisé », où les relations sont davantage atomisées qu'à mon époque. Quand j'étais ado, il y avait très peu de chaînes de télévision et on regardait les films en direct. Cette notion de direct permettait de nous relier au sein de la famille parce qu'on regardait des films ensemble au même moment. Il n'y avait pas une télé dans chaque pièce, il n'y avait pas des écrans chacun dans nos espaces ; il y avait une seule télévision dans le salon qu'on regardait ensemble. Ce film nous reliait aussi quand on se retrouvait au collège le lendemain matin et qu'on pouvait se dire « Eh, qu'est-ce que tu as regardé hier ? » Tout à coup, il y avait du commun qui surgissait entre nous.

J'ai enfin compris la place de Romy Schneider dans *L'Édifrice en construction*. C'est pour moi la comédienne d'une époque, une comédienne qui reliait les générations. On pouvait tous se retrouver à Noël avec un chocolat à regarder Sissi, ou le dimanche soir pour les films de Sautet !

On dirait que les pièces du puzzle sont toutes identifiées et que ce dernier se met en place ?

À la suite de nos échanges avec Denis, une nouvelle question a émergé : Comment on crée du commun dans un monde où les outils numériques, les réseaux sociaux, nous relient à d'autres, mais nous éloignent du présent et des personnes présentes à nos côtés ?

La famille et les familles qu'on se construit nous sont vitales. Je trouve qu'aujourd'hui c'est un endroit mis à mal par ces modalités de rencontres singulières avec l'autre. Je n'ai rien contre internet, les réseaux sociaux... mais comme le dit le philosophe Paul Virilio « chaque progrès amène sa catastrophe ». Je trouve qu'on sous-estime encore les dégâts que peuvent créer ces nouveaux outils dans nos relations sociales et familiales.

Le projet est chargé de toutes ces choses. Que sera le spectacle ? Comment il va parler de tout cela ? Comment Denis va faire rentrer en résonance mes problématiques et les siennes ? Je le saurai en partie quand le texte sera écrit.

En quoi cette nouvelle création s'inscrit-elle en continuité dans le parcours artistique de la compagnie ?

Un des axes qui traverse le travail de la compagnie depuis sa création, c'est la construction de l'individu. Qu'est-ce qui fait que nous sommes qui nous sommes. Comment se construit-on au fil de la vie ? Avec quoi cet enfant arrive déjà au monde ? Ce sont des questions qui m'intéressent de plus en plus, notamment depuis que je travaille en direction de la petite enfance.

Le titre provisoire *L'Édifrice en construction* que Denis Lachaud a donné à cette



création, est plein de sens pour moi. L'édifice c'est l'individu et c'est vraiment cette notion qui est au cœur de ce projet.

Ce projet de création s'inscrit aussi dans cette longue et belle traversée que nous avons commencée avec Denis Lachaud, depuis maintenant plus de 10 ans. Ce compagnonnage se nourrit de nos problématiques, réflexions et recherches communes. Ce projet ne serait pas ce qu'il est sans cette collaboration avec lui qui s'inscrit dans le temps et qui nous invite à nous aventurer ensemble sur des territoires qui nous déportent.

Même si cette création ne verra le jour qu'en 2025, as-tu déjà des idées, des pistes sur la scénographie de cette pièce ?

Je commence à avoir des images en tête. Je vais pouvoir entrer en discussion avec Anouk Dell'Aiera, la nouvelle scénographe avec laquelle je travaille.

Il y a tout d'abord l'image de la maison. Elle était déjà présente dans *Du temps que les arbres parlaient* et dans *La Rivière*. J'ai envie que la maison soit au lointain, comme une sorte de figure un peu fantomatique, une maison de vacances ?

Je vois aussi une sorte de promontoire en bois. Une forme qui nous décolle un peu du sol et qui offre plein de possibles : se cacher en dessous, prendre de la hauteur, se transformer en table pour se réunir par exemple... C'est un chemin, un fil qui va nous relier à la maison. Une forme qui permet aussi d'avoir plusieurs mondes. Je me suis souvenu d'une installation du plasticien Tadashi Kawamata pour la biennale de Melle : une sorte de passerelle légèrement surélevée qui traversait un champ et permettait d'avoir un autre point de vue sur les choses.

Et puis comme dans la première séquence d'*After Life*, j'ai envie de brouillard. Que par moments, les choses soient un peu cachées. Ces brumes pourraient permettre

de dire des choses qu'on ne dirait pas s'il y avait un grand soleil !

Plus je parle de *L'Édifice en construction* et plus j'ai hâte qu'on attaque. Du coup, j'ai demandé à Denis de me livrer le texte très vite, en septembre 22, pour que je puisse avancer sur une question sur laquelle je n'ai pas encore beaucoup travaillé, celle de la distribution.

Justement, as-tu déjà une idée du nombre de comédiens au plateau ?

La première fois où l'on m'a posé cette question, sans réfléchir, j'ai répondu 7. J'ai déjà fait des créations avec 9, 4, 3, 2, 1 comédiens au plateau. J'aurai pu dire 5, mais j'ai dit 7. Et puis en réfléchissant après coup, je me dis, c'est génial 7, c'est le jeu des 7 familles... C'est un chiffre qui raconte bien la famille.

Après au-delà du nombre de comédiens, ce qui est intéressant, c'est de trouver quel est vraiment l'enjeu qui va amener la distribution. Pour *La Rivière*, j'avais envie de parler d'une fratrie. Mais je ne voulais pas que le spectateur explique les choix d'un personnage par son sexe. Nous avons donc choisi trois frères.

Pour l'instant, dans *L'Édifice en construction*, je ne sais pas encore où est l'enjeu qui va faire que dans la distribution, il va y avoir des choix forts. C'est pour cela que j'ai hâte d'avoir le texte !

À qui tu t'adresses dans ce spectacle ?

Quand on a créé *La Rivière*, Denis avait intégré la question de l'adresse à l'adolescence. Lors de sa diffusion, je me suis rendu compte que le spectacle s'adressait à tout le monde, des adolescents aux personnes âgées.

Pour *L'Édifice en construction*, c'est une question que je ne m'étais pas encore posée. Je crois que j'ai envie que ce spectacle soit un peu comme le film du dimanche soir



quand j'étais adolescent. C'est-à-dire que j'aimerais que dans la salle, on puisse avoir des ados, des adultes, des personnes âgées et que ce spectacle crée du commun. J'ai envie d'un théâtre qui s'adresse à tous. J'ai envie d'une forme qui réunisse les générations.

Des temps de rencontres avec les publics viendront-ils nourrir ton processus de création ?

Le dispositif de résidence en milieu scolaire dont je parlais au début de nos échanges et qu'on a mis en place depuis les débuts de la compagnie est essentiel pour moi. Je pourrais effectivement passer mon temps à lire des livres de sociologues de la famille ou des études... Mais je sens que ce rapport au vivant me nourrit et m'aide à trouver cette part d'universel qu'on a en nous. Ce n'est pas juste mon histoire, ça les concerne aussi.

Il y a donc dans mon processus de création ces temps particuliers qui sont des déclencheurs extérieurs à moi, une résonance avec mon histoire et à un moment donné, pouvoir ré-inscrire cela dans un présent et dans une universalité. Ces trois moments sont partagés avec Denis. Il y a un autre moment qui lui appartient et qui reste mystérieux pour moi, c'est comment tous ces matériaux vont le traverser à son tour et vont produire quelque chose.

Cette saison, nous sommes en résidence dans un collège de Lorraine avec Scènes et Territoires. J'aime beaucoup le collège, car c'est un moment très particulier dans nos vies. Les élèves sont en pleine mutation. Par moments ils sont encore des enfants, à d'autres, ils commencent à être adultes. Ils quittent la parole unique de l'instituteur ou de l'institutrice pour se retrouver face à une pluralité de paroles. Et puis, c'est une période où ils sont encore tous réunis. Après, certains poursuivront leurs études dans la filière générale, d'autres dans des filières professionnelles...

Comment s'organisent concrètement ces temps d'immersion au collège ?

Nous travaillons avec trois classes de quatrième. La première semaine, nous étions en répétitions de *L'Archipel* et les élèves ont traversé ce chantier. Pour moi, c'est important que l'on soit dans une dynamique de création. Nous ne sommes pas là juste pour animer des ateliers. Quand je suis en création, j'ai une forme de fragilité, de porosité et d'écoute de l'autre et du monde. Et puis les élèves voient ce qu'est un artiste qui travaille.

Denis a animé des ateliers d'écriture avec les trois classes. Il leur a demandé ce qu'ils faisaient quand ils rentraient du collège. Ils ont écrit des dialogues avec leurs parents, sur le téléphone... Et nous leur avons demandé de poser des questions à leurs parents, grands-parents sur leur propre adolescence.

Tout cela me livre plein d'informations. Parfois cela confirme des intuitions que j'avais. Au cœur de la résidence, il y a vraiment cette question « Où va se situer le commun entre le parent et l'adolescent aujourd'hui ? »

C'est quoi le territoire de l'ado ? C'est quoi le territoire du parent ? Quels sont les territoires de partage et comment on arrive à se parler ? Parce que parler, cela veut dire avoir un minimum de commun. Comment arrive-t-on à se parler des choses importantes, comme la mort ou l'amour ? Comment on se parle si on n'a plus Romy Schneider qui nous relie ? Quand on a regardé Sissi ensemble, il y a ça qui nous relie. Alors que si chacun a sa culture à soi et que les zones de partage sont réduites, cela n'aide pas à la communication et à être avec. C'est, je pense, le cœur de *L'Édifice en construction*.



Entretien croisé entre
Jean-Philippe Naas et Denis Lachaud
par Virginie Lonchamp, directrice
de la Scène Nationale de Mâcon

Virginie Lonchamp - Denis, peux-tu nous dire à quel moment l'écriture est arrivée dans ta vie ?

Denis Lachaud - J'ai accédé à l'écriture par l'écriture théâtrale quand j'étais apprenti comédien. Dans l'école où j'étais, chaque trimestre, nous devions écrire un monologue de 6 minutes, le mettre en scène et le jouer sans l'aide des professeurs. C'est un exercice qui m'a passionné, dès le premier opus. Plus j'ai avancé dans l'école, et plus j'ai pris conscience que c'était une chose qui m'importait. Quand je débriefais avec les profs, c'était du texte qu'ils me parlaient. À la sortie de cette école, avec deux autres comédiens, nous avons créé une compagnie. Mon projet a été choisi comme premier spectacle. J'ai donc écrit ma première pièce, et puis une deuxième. Quelques années plus tard, j'ai eu une idée d'écriture que je ne voyais pas au théâtre. J'ai donc écrit mon premier roman. Avant de commencer le théâtre, je n'ai jamais eu l'idée d'écrire ou la capacité de me l'autoriser. On me l'a demandé, à l'école et puis au sein de la compagnie. Ça s'est fait par étapes.

Jean-Philippe, à quand remonte cette envie de passer commande à un auteur ?

Jean-Philippe Naas - Lorsque j'étais administrateur de la compagnie l'artifice, Christian Duchange a passé commande d'un texte à Christophe Honoré. Ce texte m'a bouleversé, et j'ai eu envie de voir comment il devenait un spectacle. Je me suis retrouvé assistant à la mise en scène.

Comment est née votre collaboration ?

JPN - Lors de notre rencontre, Denis m'a donné des textes non édités. Parmi ces textes, il y avait *Moi et ma bouche*, une pièce radiophonique, commande de France Culture. J'ai décidé de porter ce texte à la scène. Denis m'a proposé d'assister aux répétitions, de réécrire des scènes si j'en avais besoin. Nous avons fait connaissance. Je me suis senti en confiance et je lui ai passé une première commande.

Denis, qu'est-ce qui t'intéresse dans la commande d'écriture ?

DL - La commande me permet d'aller explorer des endroits où je n'irais pas de moi-même. Tout part d'un désir qui vient du metteur en scène et qui se traduit par une demande. Et comme ça vient de l'autre, j'ai besoin d'avoir suffisamment de clefs d'une certaine manière pour entrer chez lui. Le texte que j'écris émane de moi et en même temps, il s'écrit sur le territoire de l'autre. Il s'agit pour moi, d'écrire un texte que chacun de nous pourra reconnaître comme un objet familier, né de l'alliance de nos deux sensibilités, de nos deux esthétiques. Cette chose-là se fait dans la confiance. On travaille à un territoire commun dès le début du projet.



Jean-Philippe, tu dis souvent que tes spectacles progressent par ricochet, comment cela se traduit dans la collaboration avec Denis ?

JPN - Un projet m'amène vers un autre. La première commande passée à Denis pour *Les grands plateaux* (en 2011) était une écriture de plateau. Les contraintes de production ne nous ont pas permis d'aller aussi loin qu'on l'aurait voulu. Mais une complicité s'est installée entre nous et j'ai pu passer une nouvelle commande à Denis. J'ai changé les règles du jeu, j'ai demandé à avoir le texte avant les répétitions. J'avais comme point de départ l'histoire du *joueur de flûte de Hamelin*. Nous avons passé du temps ensemble, Denis m'a posé énormément de questions, il m'a pressé comme un citron pour savoir ce qu'il y avait derrière cette envie de commande. Un nouveau processus de travail s'est mis en place. Et puis, j'ai invité Denis dans nos résidences en milieu scolaire. Le désir de *L'Archipel* est né au cours d'une résidence dans un lycée professionnel à Dijon.

Cela fait plus de 10 ans que dure votre compagnonnage, qu'est-ce que ce temps long vous permet ?

JPN - C'est très impressionnant de recevoir un texte. Il y a toute une partie qui n'est pas présente dans le texte et qu'il va falloir trouver, imaginer, résoudre. C'est parfois angoissant, est-ce que je suis au bon endroit ? Le temps m'a permis de prendre confiance en moi, d'être plus à l'aise quand Denis me met sur le grill de ses questions, de le vivre plus comme un moment précieux. C'est assez rare de pouvoir développer dans le temps une relation entre un metteur en scène et un auteur. Assez rare d'avoir un auteur qui a cette conscience d'écrire pour quelqu'un et d'une écriture qui est encore au travail. Le dialogue continue une fois le texte écrit jusqu'à la toute fin des répétitions. Cette confiance, me permet de me lancer dans une nouvelle forme qui

me met en danger : un spectacle avec 7 comédiens-nes et qui n'est pas pour le jeune public, *L'Édifice en construction*.

DL - Le temps apporte des bénéfices uniques et irremplaçables au sein d'une équipe. Il fonde un socle de sécurité et de confiance sur lequel chacun peut se baser pour explorer un peu plus avant. C'est une façon d'œuvrer à laquelle je suis très attaché. Je ne me sens jamais aussi libre de créer qu'après avoir défini sur plusieurs années un terrain commun avec un metteur en scène. Peu à peu, tout s'affine. Plus je connais son théâtre, plus il connaît le mien, plus nous bâtissons un univers commun. Chaque nouvelle commande donne l'occasion d'une recherche, à la fois dans la forme et sur le fond. Chaque spectacle réalisé par Jean-Philippe à la suite d'une commande qu'il m'a passée, m'en apprend un peu plus sur ce qu'il attend de moi, ce qui l'intrigue, ce qui résonne entre nous, la part de mystère qui, dans mon écriture, l'emmène sur un projet de mise en scène. C'est une énigme à résoudre toujours de façon différente.

Et ça, c'est possible parce que vous vous connaissez depuis longtemps ?

DL - Comme je n'ai pas envie de me lasser de l'écriture, et que je suis loin d'avoir exploré toutes les possibilités que m'offre l'écriture théâtrale ce partenariat ouvre des possibles. Dans l'intérêt d'un projet d'écriture quelqu'il soit, il y a forcément l'idée que je vais découvrir quelque chose en cours de route que je ne connais pas, que je vais explorer. Je suis toujours guidé par l'intuition de la scène, de la théâtralité de ce que j'écris. Je ne vais pas proposer un texte qui ne me paraît pas montable. Mais je ne sais pas comment on peut concrétiser l'incarnation sur la scène. Découvrir comment Jean-Philippe va résoudre ça m'intéresse beaucoup. Et même chercher des réponses avec lui.



Denis, tout à l'heure, tu parlais d'énigme à résoudre, comment cela se traduit dans vos prochains projets ?

DL - Pour *L'Archipel*, ce qui était nouveau dans la commande, c'était que cela ne s'inscrivait pas dans un théâtre, mais dans une classe. Le lieu n'a pas été modifié et les élèves sont assis à leur place habituelle. Les comédiens peuvent monter sur les tables et s'accroupir pour jouer à dix centimètres des élèves si Jean-Philippe le souhaite. Pour moi, l'énigme elle était là. J'ai des souvenirs de théâtre très forts de proximité avec les comédiens. J'ai vu un Shakespeare aux Bouffes du nord par la Royal Shakespeare Company.

Le dispositif incluait des spectateurs sur scène et je me souviens de ce comédien debout devant moi qui me suait dessus en jouant, c'est inoubliable. Cette commande m'a permis d'ouvrir sur cette grande proximité. Surtout avec des spectateurs qui ne sont pas habitués au théâtre et au jeu.

Avec *Poséidon* que j'écris pour la troupe d'amateurs, je travaille sur la proximité entre le réel et le jeu. Les spectateurs sont invités pour voir un spectacle en appartement. En attendant que le spectacle commence, les propriétaires proposent un apéritif dînatoire.

Et le spectacle va surgir au milieu des gens, sans prévenir. Ils sont prévenus qu'il va y avoir un spectacle, mais ils ne savent pas que cela va démarrer au cours de l'apéritif. C'est une autre forme de proximité, c'est même un mélange. Les spectateurs sont acteurs. Ce n'est pas encore très clair dans ma tête. Mais s'il y a quelque chose à explorer dans l'écriture de nouveau pour moi, c'est à cet endroit-là.

Qu'est-ce que vous n'avez pas encore appréhendé artistiquement ensemble et que vous rêveriez de faire demain ?

JPN - Nous avons un futur qui est bien rempli. Donc il n'y a pas encore de place pour le rêve d'une chose pas encore faite. Chaque projet induit des façons de travailler différentes.

Pour le projet avec les amateurs, Denis est venu voir la troupe jouer. Et suite à cela, il m'a posé des questions sur cette troupe, car il écrit pour eux. Des questions sur chaque comédien, jusqu'où on pouvait les emmener, quel style de jeu... Pour *L'Édifice en construction*, un texte sur plus d'une centaine d'années, ce sera une autre énigme à résoudre pour moi. J'ai encore plein de choses à explorer au niveau de la mise en scène.

DL - À chaque texte, je vais explorer quelque chose de nouveau, par la thématique mais aussi dans la forme et dans la proposition théâtrale que je fais à Jean-Philippe, dans l'énigme que je lui soumets. L'excitation est à cet endroit-là.

L'équipe artistique



Denis Lachaud – auteur

Denis Lachaud est écrivain, metteur en scène et comédien. Il a publié huit romans aux éditions Actes Sud : *J'apprends l'allemand*, *La Forme profonde*, *Comme personne*, *Le Vrai est au coffre*, *Prenez l'avion*, *J'apprends l'hébreu*, *Ah ! Ça ira...* et *Les Métèques*. Il a également publié un roman aux éditions du Chemin de fer : *L'Homme inépuisable*, illustré par Ulrika Byttner. Sept de ses pièces de théâtre sont parues chez Actes Sud-Papiers : *Hetero*, *Ma Forêt fantôme*, *Moi et ma bouche*, *L'Une*, *La Magie lente*, *Survie* et *La Rivière*. Ses textes ont fait l'objet de propositions scéniques de la part d'Arthur Nauzyciel, Thomas Condemine, Vincent Rafis, Jean-Philippe Naas, Bruno Lajara, Francisco Alves, Maria Zachenska... Depuis 2007, il est auteur associé au Centre Dramatique National Orléans/Loiret/Centre (direction Arthur Nauzyciel puis Séverine Chavrier). Il y travaille notamment en tant que formateur avec divers publics : lycéens en option théâtre, étudiants de l'université, élèves du conservatoire d'art dramatique, patients de l'hôpital psychiatrique Daumezon... Il est membre du collectif La Forge, au sein duquel il co-écrit quatre ouvrages : *Fées Diverses*, *Et le travail ?*, *Nous sommes ici*, *Hors-la-République?* (Editions Dumerchez).



Jean-Philippe Naas – metteur en scène

Après des études d'histoire de l'art à l'École du Louvre à Paris et de gestion de la culture dispensée par l'IUP Denis Diderot de Dijon, ses stages de fin d'études le conduisent dans le Nord de la France, où il va s'intéresser plus particulièrement aux dispositifs d'éducation artistique. Premier jalon d'une carrière menée dans la proximité de l'enfance et nourrie par la problématique de l'accès à l'art et à la culture. Après le Théâtre Granit, scène nationale de Belfort, il devient programmateur de spectacles pour les jeunes publics au sein du réseau Côté Cour en Franche-Comté, structure animée par la ligue de l'enseignement. C'est à cette occasion qu'il rencontre Christian Duchange et le travail de la compagnie l'Artifice. Ce dernier l'invite à rejoindre la compagnie pour y occuper les fonctions d'administrateur. À l'occasion d'une commande d'écriture passée à Christophe Honoré, Jean-Philippe Naas devient assistant à la mise en scène sur le spectacle *Le pire du troupeau*. Sa pratique de la danse contemporaine (auprès d'Odile Duboc, Nathalie Pernette, Jean Gaudin...) et du yoga, lui serviront de point d'appui pour la direction d'acteurs. En décembre 2001, Jean-Philippe Naas crée un premier spectacle à partir de contes d'Alberto Moravia, *ANI-maux*. Ce coup d'essai est assez vite repéré par quelques professionnels et l'aventure de la compagnie en attendant... peut commencer.



Anouk Dell'Aiera – scénographe

Anouk Dell'Aiera est née en 1975. Architecte, après des études à Saint-Etienne, Florence et Paris, elle entre en 1999 à l'école du Théâtre National de Strasbourg où elle se forme comme scénographe-créatrice de costumes. Elle y crée ses premières scénographies avec Manuel Vallade, Sharif Andoura et Stéphane Braunschweig. Elle travaille ensuite avec de nombreux artistes, Eric Massé, Angélique Clairand, Julie Binot, Yan Raballand, Frédéric Cellé. Depuis une quinzaine d'années, elle collabore intensément avec Richard Brunel avec qui elle développe son langage scénographique, aussi bien au théâtre qu'à l'opéra. En mai 2019, elle entame une nouvelle collaboration avec Adrien Béal, du Théâtre Déplié. En 2011, elle est nommée au prix du syndicat de la critique pour sa scénographie des *Criminels*. En 2014, elle reçoit le prix du meilleur décor pour sa scénographie des *Dialogues des carmélites* lors des Österreichischen Musiktheaterpreises à Vienne (Autriche).



Nathalie Perrier – éclairagiste

Diplômée de l'ENSATT, Nathalie Perrier complète sa formation par une recherche intitulée *L'Ombre dans l'espace scénographié*, dans le cadre d'un DEA à l'Institut d'Études Théâtrales de Paris III – Sorbonne. Elle est ensuite accueillie à Rome pour une résidence à la Villa Médicis. Elle travaille pour le théâtre et l'opéra, en France et à l'étranger, avec de nombreux metteurs en scène (Sylvain Creuzevault, Serge-Aimé Coulibaly, Laurent Delvert, Waut Koeken...) et accompagne différents ensembles de musique baroque. Parallèlement à son travail d'éclairagiste et sous la bienveillante influence du plasticien Christian Boltanski - ils ont inventé ensemble les lumières des *Limbes* (Théâtre du Châtelet, Paris, 2006) et celles de *Gute Nacht* (Nuits Blanches, Paris, 2008) - elle crée des installations lumières éphémères, telles que *Ciel en Demeure*.



Mariane Delayre – costumière

Formée en scénographie-costumes à l'École du Théâtre National de Strasbourg, elle travaille de 2005 à 2012 aux côtés de Jean-Christophe Blondel, Jérémie Lippmann, Jean-Yves Lazennec, Sylvie Ollivier, Frédéric Sonntag, Émilie Capliez, Alice Laloy. En 2012 elle rencontre David Lescot et crée les costumes de *Les Jeunes* au Théâtre des Abbesses. Elle retrouve Claude Duparfait en 2017 pour *Le froid augmente avec la clarté*. En mai 2018 elle crée les costumes de *Les Ondes Magnétiques* au Théâtre du Vieux-Colombier avec des comédiens du Français. Pour l'opéra, elle crée les costumes de *L'Infedelta Delusa*, de Joseph Haydn, mis en scène par Richard Brunel et dirigé par Jérémie Rhorer au Festival d'Art Lyrique d'Aix-en-Provence en 2008. Pour David Lescot, elle signe les costumes de *Djamileh* de Bizet, en 2016 à l'Opéra de Rouen et *La Flûte Enchantée*, de Mozart, dirigé par Christophe Rousset à l'Opéra de Dijon en 2017.



Julie Rey – musicienne

Auteure et musicienne, Julie Rey a commencé à écrire et elle n'a jamais pu s'arrêter. De concerts littéraires en lectures musicales, elle écrit aussi pour des pièces de théâtre pour adultes et pour enfants. Elle aime explorer les ressemblances entre les êtres, notamment celles qu'on dit impossibles. Cette tentative de rapprocher les irréconciliables est au cœur de son travail. Il lui arrive parfois de composer des musiques pour d'autres. Depuis 2011, elle dirige la Compagnie Petits Papiers, et invite à chaque création des artistes différents. Parce que la multiplicité des langages, des histoires, raconte aussi la tentative qui est la sienne de revenir à l'universel plus ou moins caché en nous, seul terreau d'un lien solide entre les êtres.

La compagnie en attendant...

Depuis ses débuts en 2001, la compagnie en attendant... ambitionne de créer un théâtre qui sollicite l'imaginaire du spectateur. Quelques gestes essentiels, quelques notes et respirations choisies, le plateau est presque nu. Silence et lenteur permettent à chaque spectateur de se poser des questions, de trouver ses réponses et de se raconter sa propre histoire. Le moyen choisi est de limiter l'information, d'adopter, à tous les niveaux, une attitude minimaliste.

Les spectacles se suivent et se répondent. Ils progressent par ricochets. Et derrière l'apparente diversité des formes, la construction de soi et la place de l'autre dans cette construction constituent la colonne vertébrale du travail de la compagnie. Une approche sensible, émotionnelle du théâtre, où le corps est vecteur de sens. En une quinzaine d'années, treize créations pour le jeune public ont vu le jour. Quelques-uns sont encore au répertoire de la compagnie. Étiqueter "jeune public" la compagnie pourrait paraître une évidence. Ce serait oublier les nombreuses propositions pour adultes : *Derniers remords avant l'oubli*, *L'apprentissage* et *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce, *Le dire troublé des choses* de Patrick Lerch, *La confiance faite au hasard* (montages de textes de Roland Barthes) entre autres.

Un travail complémentaire guidé par l'envie de ne pas se laisser enfermer. Les spectacles pour le jeune public sont nourris de l'univers des adultes et le travail en direction du jeune public influence la façon de faire du théâtre pour adultes, particulièrement la nécessaire prise en compte du spectateur.

Pour être au plus près de ce que vivent les enfants et les adolescents, auxquels elle s'adresse prioritairement, la compagnie met en place des projets de résidences longues (deux à trois années) dans des établissements scolaires. Avec les enseignants, elle tente des expériences, guidés par l'envie de permettre aux enfants de se découvrir, d'être bien avec eux-mêmes et par conséquent avec les autres. Portées par des valeurs d'éducation populaire, les interventions en milieu scolaire sont le prolongement logique de l'engagement de la compagnie pour favoriser l'accès de tous les enfants à l'art et à la culture. Pour les élèves, il s'agit d'ouvrir des fenêtres, de permettre un autre rapport à l'apprentissage, d'envisager l'individu dans sa globalité en s'adressant autant à son corps, à sa sensibilité qu'à son intelligence. Ce dialogue avec des populations sur des territoires est rendu possible par quelques structures culturelles qui accompagnent de longue date la démarche de la compagnie et surtout par l'implication de toute l'équipe artistique.